

CONFÉRENCE

Repères éthologiques sur l'agressivité et la violence¹

par

Albert DEMARET²

SUMMARY : Some ethological data about violence

Ethology first showed that animals don't kill conspecifics, but engage in ritualized fights. Nevertheless, damaging fights, killing behaviours, infanticides and rapes do exist in nature. Modern developments of ethology reveals new data on their frequency, underestimated in the past, more explainable by the necessity of perpetuation of genes rather than by an hypothetic function of species survival. Therefore, human violence does not really seem to be an exception and research on possible phylogenetic predispositions is justified, included those on predatory tendencies inherited from primate ancestors and hunter-gatherers. The expression of such predispositions being dependent on environmental conditions, to take their existence into account contributes to prevent violence.

Keywords : aggressivity, predatory behaviour, violence, ethology, phylogeny, hunter-gatherers

¹ Ce texte, remanié ici et complété par l'auteur, avait fait l'objet précédemment d'une Communication à la Journée « Violence et Psychiatrie » de la Société royale de Médecine mentale de Belgique (Bertrix, 14 juin 1997) animée par lui et a été publié dans les *Acta psychiatrica belgica* 99, 186-207 (1999) sous le titre « Quelques repères éthologiques sur la violence ». Le même thème a fait l'objet d'un séminaire le 9 décembre 1999 dans le cadre des cours d'Ethosociologie de l'Université de Liège (Prof. J.C. Ruwet).

² Adresse : A. Demaret, médecin psychiatre, 30 rue des Eburons, B-4000 Liège.

Introduction

L'ouvrage célèbre « *L'agression* » de Konrad LORENZ (1969) a largement contribué à révéler que les combats entre animaux de même espèce sont « ritualisés » et n'entraînent généralement pas de blessures importantes. Cette remarquable « non-violence », cette absence de « meurtre » dans le monde animal ne laissent pas de surprendre par le contraste apparent avec ce qui s'observe dans le monde humain.

La violence¹ est toutefois bien présente dans la nature. Elle existe entre espèces différentes, en particulier entre prédateurs et proies. Bien que les éthologues, LORENZ en particulier, soulignent les différences entre la prédation (interspécifique) et la « véritable » agression (intraspécifique), nous prendrons en compte cette violence de la prédation dans notre approche, à contre-courant de l'opinion dominante, parce que notre espèce a un passé évolutif dans lequel la prédation a joué un rôle majeur.

La violence existe aussi entre congénères, notamment dans des conditions de captivité ou de surpopulation, et même dans la nature. Nous entendons par là les combats sanglants ou meurtriers, les copulations forcées (« viols ») et certains infanticides. LORENZ ne l'a pas ignoré (LORENZ, 1981a, 1981b), mais les observations des dernières années sont allées bien au-delà des faits connus de lui et des premiers éthologues.

L'ouvrage de LORENZ, qui insistait pourtant sur l'existence d'inhibitions naturelles de l'agressivité et sur l'importance du lien, fut sévèrement critiqué par certains partisans de la « *tabula rasa* » qui lui reprochaient de soutenir l'existence d'un instinct d'agression chez l'Homme, hérité des animaux. Actuellement, on pourrait lui reprocher plutôt un certain angélisme devant la violence.

Toutefois, même si les données de l'éthologie contemporaine et de la sociobiologie ébranlent des « certitudes » de l'éthologie lorenzienne, il ne faut pas « jeter l'enfant avec l'eau du bain » et retirer toute valeur aux notions « classiques » sur l'éthologie de l'agressivité. Aussi commencerons-nous par résumer, de façon très succincte, ces notions qui restent fondamentales : voir IMMELMANN (1990) et HEYMER (1977). Des centaines, peut-être des milliers de travaux existant dans ce domaine, nous ne pourrions éviter des lacunes dans ce qui va suivre.

¹ Une définition précise de la violence nécessiterait un long développement qui ne nous paraît pas utile ici. Le lecteur peut se référer entre autres ouvrages à MICHAUD (1986).

L'agression intra-spécifique

Les combats ritualisés

Les combats intraspécifiques se déroulent de façon *ritualisée*, en respectant des « règles analogues à la morale » (selon l'expression de LORENZ), conduisant les antagonistes (le plus souvent les mâles) à se répartir en dominés et dominants (par la possession de territoires ou de statuts hiérarchiques) sans se nuire physiquement. Les affrontements commencent par une phase de menaces, l'animal tend à se faire le plus imposant possible par des gestes et des attitudes, des cris ou des chants, etc., qui suffisent parfois à faire céder un des adversaires.

Ils peuvent se poursuivre par une épreuve de force relativement inoffensive, au cours de laquelle les animaux des espèces pourvues d'armes redoutables évitent d'en faire un usage qui serait dangereux pour l'adversaire. Les cerfs s'affrontent en entremêlant leurs bois et non en attaquant le rival au flanc ; les prédateurs évitent d'utiliser leurs armes naturelles, ou ne le font que de façon inhibée. Dès que l'issue du combat se profile, souvent de façon soudaine, la fuite ou les comportements de soumission — l'animal vaincu cherchant alors à se faire le plus discret possible (attitudes « antithétiques » de la menace, dont l'évitement du regard chez certaines espèces comme le Loup ou le Gorille) — arrêtent l'agression du vainqueur. Par après, les attitudes de prestance du dominant, parfois seulement son attitude impassible, maintiennent l'éloignement ou la soumission du dominé : une certaine stabilité peut ainsi exister pendant un temps plus ou moins long.

Dans cette perspective de l'éthologie « classique », les blessures et les morts sont rares et paraissent accidentelles, ou liées à des pathologies anatomiques ou mentales. C'est du moins le cas dans les conditions naturelles. Il en va souvent autrement lorsque les animaux sont en captivité : l'exiguïté de la cage ne permet plus au vaincu d'éviter ou d'apaiser le vainqueur en se soustrayant à sa vue et des blessures profondes ou mortelles sont alors fréquentes. En cas de surpopulation, les conséquences de la captivité sont encore plus graves : on connaît les expériences de CALHOUN sur les rats (1962).

Les stimuli inhibiteurs de l'agression

Inhibitions envers l'adversaire

Lorsqu'un des combattants abandonne la lutte, il adopte une *posture de soumission* qui consiste à faire disparaître les signaux d'agressivité qu'il affichait auparavant : cette posture inhibe l'agression du vainqueur. Dans les espèces sociales, le maintien de la hiérarchie établie repose sur l'émission de

comportements d'apaisement par les dominés en présence des dominants, consistant en « *salutations* » prenant la forme de comportements soit infantiles (quémandage alimentaire chez les oiseaux, position couchée avec présentation des organes génitaux ou plus rarement de la gorge chez les canidés), soit sexuels (présentation femelle pour un pseudo-accouplement chez les primates), qui doivent leur pouvoir de pacification à l'activation chez le dominant de tendances incompatibles avec l'agression. L'omission des « *salutations* » rituelles peut déclencher une agression, parfois violente.

LORENZ a beaucoup insisté sur la corrélation qui existe entre l'efficacité des armes dont dispose une espèce animale et la force des inhibitions nécessaires pour empêcher les blessures ou le meurtre. Ainsi les Grands corbeaux qui s'affrontent dans des combats de rivalité évitent de frapper de leur bec redoutable les yeux de l'adversaire, alors qu'ils n'ont pas cette inhibition dans la capture de leurs proies. Par contre, en captivité, deux Tourterelles peuvent s'entretuer. Cette violence résulte à la fois des conditions de captivité qui empêchent la fuite et de l'insuffisance des mécanismes d'inhibition.

Dans le cas de l'Homme, LORENZ soulignait que la technologie de l'armement a dépassé le développement biologique des inhibitions mises en place au cours de l'Evolution : le meurtre est ainsi facilité depuis l'usage des premiers outils en pierre, ou des bâtons (que les Chimpanzés peuvent déjà manier, assez maladroitement il est vrai, mais avec violence) jusqu'à celui des bombes et autres armes modernes. L'armement permet de tuer à distance ou tellement rapidement que les inhibitions ne peuvent entrer en jeu. Parfois le meurtrier ne réalise qu'après coup : « Je ne voulais pas tuer ».

Inhibitions envers les femelles

Les mâles de certaines espèces qui vivent en couple ou en société, comme les Canidés sauvages, tolèrent sans presque réagir les agressions des femelles, même lorsqu'ils sont plus forts qu'elles. LORENZ parlait à ce sujet de « *comportements chevaleresques* ». Il citait aussi l'exemple des Hamsters mâles, incapables de se défendre autrement que par la fuite contre les morsures des femelles, beaucoup plus petites.

Selon LORENZ toujours, les liens de couple (ou de groupe) se développent sur la base de l'agressivité par des mécanismes spécifiques. La dissolution de ces liens peut se faire sans problème, par détachement des partenaires (comme chez la plupart des oiseaux à la fin de la période de reproduction), ou laisser place à l'agressivité, quelquefois renforcée (la haine), quand il y a des incidents dans le couple (comme il en avait vu dans les couples « *homosexuels* » de jars).

Notons ici que les rassemblements grégaires, sans reconnaissance individuelle, sans attachement, ne reposent pas sur ces mécanismes et leurs fonctions

sont différentes : une des plus importantes est de permettre à chaque individu de se protéger des prédateurs en se fondant dans la masse. C'est le « troupeau égoïste » des sociobiologistes (WILSON, 1987).

Inhibitions chez les Primates

Comme en témoigne le mythe de King Kong, les grands primates avaient la réputation d'être des animaux violents, entretenue par des récits de chasseurs soucieux de grandir leurs performances. Les travaux de pionniers de SCHALLER (1967), GOODALL (1971), FOSSEY (1984) et d'autres éthologues qui les ont étudiés dans la nature ont largement inversé cette perception.

Ces éthologistes insistaient sur le fait que les hiérarchies s'instauraient par des parades, souvent spectaculaires mais ne conduisant pas à des combats sérieux, et que même les rencontres de chimpanzés de communautés différentes ne donnaient pas lieu à des affrontements, mais au contraire à des embrassades et à d'autres signes de cordialité, comme s'ils n'étaient pas territoriaux. Les opposants à l'hypothèse d'un héritage animal et primatologique des tendances humaines à la violence ont pris appui sur ces premières recherches de primatologie de terrain. Si l'Homme avait hérité quelque chose de ses ancêtres primates, ce n'était plus la violence, mais le pacifisme...

En réalité, SCHALLER, GOODALL, FOSSEY et d'autres primatologues avaient bien relaté quelques cas de violences et même d'infanticides, mais le fait que ces grands primates jugés dangereux s'étaient laissés approcher de très près et observer par des humains (des femmes le plus souvent) sans les agresser leur avait donné une nouvelle réputation d'être fondamentalement pacifiques. Les Gorilles et les Chimpanzés ont ainsi bénéficié d'une image d'être paisibles, vivant en bonne entente au sein de leurs groupes, passant le plus clair de leur temps à s'épouiller aimablement les uns les autres, ou encore à faire l'amour, dans le cas des Chimpanzés nains (les Bonobos). C'était une bonne chose pour les plaidoyers en faveur de la nécessaire et difficile préservation de ces espèces dans la nature.

Inhibitions envers les jeunes

Les *caractères juvéniles* de la livrée ou du comportement des jeunes leur évitent de subir l'agressivité des congénères adultes. On est souvent frappé de la tolérance que les adultes, parents ou membres du même groupe, manifestent envers des jeunes turbulents, par exemple chez les lions, les canidés sauvages et les primates : on parle de « licence carnavalesque ». Les jeunes n'ont pas encore les signaux déclencheurs sexuels ou agonistiques, mais en présentent d'autres propres à inhiber l'agression. L'efficacité de cette inhibition est telle que les mâles de certaines espèces de babouins et de macaques peuvent arrêter l'attaque d'un congénère en se saisissant d'un petit : c'est l'*amortissement*

agonistique ou effet tampon. LORENZ (1984) a décrit le « *schéma du bébé* » de notre espèce, dans lequel interviennent des traits morphologiques et comportementaux comme les grands yeux, le grand front, les joues rebondies, les mouvements maladroits, le sourire, etc., qui suscitent un comportement de protection envers le bébé de la part des enfants plus âgés et des adultes. Ce schéma se retrouve chez des personnages de bandes dessinées et dans les caractéristiques de chiens de compagnie servant de substituts d'enfants.

Ontogenèse des inhibitions

Les jeunes canidés (et d'autres espèces, dont les primates) apprennent à inhiber la morsure envers leurs congénères au cours de leurs jeux avec des compagnons : toute morsure excessive entraîne des cris de douleur mais aussi des morsures en réaction de la part de l'agressé. Une fois obtenu, le contrôle de l'agression se maintient à l'âge adulte, envers les congénères et les jeunes. Il est déconseillé de jouer avec de jeunes chiens en se protégeant les mains avec des gants : ils peuvent ne pas apprendre à inhiber suffisamment leurs morsures.

Les inhibitions dans l'utilisation des armes sont plus difficiles à acquérir pour l'être humain, en raison du décalage entre la technique et la biologie, dont il déjà été question. Leur possession donne plutôt un sentiment de puissance et de confiance en soi. Il en est de même de la voiture, leurre territorial supra-normal, en termes d'éthologie, autant que symbole phallique, en termes de psychanalyse : il est bien connu que nombre de personnes se révèlent agressives et même violentes dès qu'elles prennent le volant.

Les infanticides dans la nature

Malgré qu'ils soient porteurs de caractères juvéniles, il arrive que des petits soient blessés ou tués par des adultes de même espèce.

Nous ne parlerons pas des infanticides dans les zoos ou les élevages, qui sont presque toujours liés aux conditions de captivité, mais de ceux qui surviennent spontanément dans la nature et posent la question de savoir si les comportements naturels ont bien cette fonction ultime de survie de l'espèce que LORENZ soutenait même pour l'agression.

L'exemple des **Goélands** nous paraît particulièrement illustratif : dans les colonies de ces espèces qui nichent sur le sol, un petit qui s'éloigne de son nid peut être accueilli à coups de bec violents par un adulte nicheur voisin. Celui-ci peut le tuer, le dévorer ou l'offrir en pitance à sa progéniture personnelle. Dans ce cas, les adultes ne réagissent de façon parentale qu'aux stimuli-signaux individuels (sonores) émis par leurs propres jeunes qu'ils ont appris à reconnaître dès avant l'éclosion. Pour un goéland, se joindre à une colonie a

pour fonction de lui procurer ainsi qu'à ses jeunes la protection du groupe contre les prédateurs, et non celle d'assurer la conservation de l'espèce.

Nous pourrions citer de nombreux autres exemples, dont la plupart ont été publiés après la parution du premier travail de LORENZ (1969). Les premières observations d'infanticides dans les conditions naturelles qui déconcertèrent vraiment les éthologistes, et LORENZ en particulier, furent celles constatées chez les Lions (BERTRAM, 1975) les Lycaons (VAN LAWICK, 1973) et les singes Entelles ou Langurs (HRDY, 1984).

Chez les **Lions** et les **Langurs**, l'infanticide est le fait d'un mâle qui vient de devenir chef d'un groupe après avoir détrôné, le plus souvent après un combat violent et sanglant, le mâle jusqu'alors dominant. Les jeunes du mâle déchu sont alors mis à mort, de façon plus ou moins « discrète », sans que les femelles puissent le plus souvent faire grand chose pour les protéger. La fonction de cet infanticide est d'arrêter l'allaitement des jeunes, pour qu'un oestrus revienne le plus vite possible chez les femelles conquises, et que le nouveau dominant puisse ainsi avoir sa propre progéniture, qu'il protégera et envers laquelle il montrera cette grande tolérance que nous mentionnions plus haut.

Lorsque LORENZ eut connaissance de tels faits, dont on ne voit pas la fonction de conservation pour l'espèce, il ne cacha pas sa perplexité (LORENZ, 1981b). En fait, l'explication la meilleure de ces infanticides réside sans doute dans la théorie sociobiologique selon laquelle les organismes ont été programmés au cours de l'Evolution pour assurer la *survie des gènes* dont ils sont porteurs (DAWKINS, 1990). Précisons tout de suite que, malgré les apparences, la sociobiologie n'est pas focalisée sur la violence. Au contraire, elle s'attache au moins autant à l'étude des comportements d'aide aux congénères, ou « altruisme » (JAISSON, 1993 ; DESPRET, 1991).

Des observations d'infanticides (comme de fraticides ou siblicides) se multiplient actuellement dans la littérature éthologique et l'on en décrit même chez d'inoffensifs passereaux (par des mâles qui n'ont pas pu s'accoupler avec une femelle ou dont la couvée a échoué) comme l'Hirondelle, le Moineau domestique ou l'Accenteur mouchet (DAVIES, 1992).

Mais les découvertes les plus choquantes d'infanticide dans la nature furent évidemment celles concernant les grands singes. Une des premières observations certaines d'infanticide fut celle de plusieurs **Chimpanzés** mâles qui attaquèrent ensemble une femelle étrangère et son petit. On ne sait ce qu'il advint à la femelle, qui ne fut pas revue, mais son petit fut tué, son corps étant tantôt jeté à tour de bras au sol et contre des troncs d'arbre, frappé, mordu, partiellement dévoré et tantôt épouillé, comme si les chimpanzés hésitaient sur son appartenance spécifique : congénère ou non ? (BYGOTT, 1972). Depuis, aussi bien chez les chimpanzés que chez les gorilles, plusieurs autres cas ont été authentifiés (GOODALL, 1977 ; WATTS, 1989). Les infanticides sont le plus souvent le fait de mâles, mais parfois aussi de femelles.

Les combats sanglants

Bien qu'il ait souligné la ritualisation des combats intra-spécifiques, LORENZ n'ignorait pas que certaines espèces peuvent s'infliger des blessures dont les conséquences peuvent être mortelles : un chapitre de son ouvrage « L'agression » est consacré au cas « exemplaire » des **rats**.

On peut mentionner beaucoup d'autres exemples, sans même parler des invertébrés, où le meurtre des congénères est fréquent, depuis la mante religieuse jusqu'aux insectes sociaux.

L'évolution des stratégies agonistiques des ongulés s'est probablement faite dans le sens d'une ritualisation croissante. Les **antilopes** restées assez proches des ancêtres du groupe des ongulés, forestières, solitaires et territoriales, armées de cornes et de canines pointues, se livrent des combats sanglants alors que celles qui se sont adaptées à des milieux ouverts, devenues grégaires ou sociales, ont développé des luttes ritualisées. Une évolution convergente de l'agressivité a pu exister chez les primates depuis les espèces forestières primitives jusqu'aux espèces adaptées aux milieux ouverts : l'agressivité humaine, dans cette perspective, serait la plus ritualisée, si les armes n'avaient pas été inventées (SCHÄPPI, 1981).

Chez les **Eléphants de mer**, les mâles règnent sur de grands harems, qu'ils ont conquis en gagnant des combats violents : il y a effusion de sang, et blessures profondes. N'ayant aucune chance d'emporter la victoire avant d'être devenu très lourd, musclé et puissant, un mâle attendra des années avant de se mesurer résolument aux imposants possesseurs de harems, mais il doit le faire avant d'être affaibli par l'âge sous peine de ne plus pouvoir transmettre ses gènes. D'où la violence quand il « se décide » à entreprendre la lutte : c'est sa dernière chance de pouvoir se reproduire, il n'a plus rien à perdre.

Les **Boeufs musqués** se livrent des combats en se heurtant les têtes avec violence, comme le font les béliers. Mais, à la différence des cerfs, lorsque un des deux adversaires est étourdi par le choc frontal, l'autre en profite souvent pour l'attaquer aux flancs : il en résulte des morts dans près d'un cas sur dix.

La violence est en général le propre des mâles. Le rôle des hormones mâles ne fait aucun doute. On sait que les jeunes singes mâles ont des jeux plus turbulents que les jeunes femelles. La même observation peut être faite dans les cours de récréation des écoles.

Frans DE WAAL, célèbre primatologue contemporain, s'est spécialement intéressé au rôle pacificateur que certaines femelles de **Chimpanzés** jouent dans la réconciliation entre les mâles après des affrontements importants (DE WAAL, 1992, 1997).

Malgré que des infanticides et même des meurtres (dont nous parlerons plus loin) avaient été observés dans la nature dès le début des années 70, la conviction que les Chimpanzés sont fondamentalement non-violents et que les tensions dans les groupes donnent toujours lieu à des réconciliations restait enracinée chez certains primatologues.

Ce fut une énorme surprise pour F. DE WAAL de découvrir en septembre 1978 que l'un des chimpanzés vivant en semi-liberté dans la colonie du zoo d'Arnhem avait été agressé avec violence, mutilé, castré par deux autres mâles qui s'étaient ligués contre lui (DE WAAL, 1986, 1992). L'animal mourut de ses blessures malgré les soins qui lui furent donnés. La réconciliation est une réalité chez les chimpanzés, mais encore faut-il pour qu'elle puisse avoir lieu que les antagonistes restent tous deux en vie.

D'une façon générale, s'il est vrai que les combats pour l'obtention d'un territoire, la domination d'un groupe, ou la possession d'un partenaire sexuel se passent généralement sur le mode ritualisé, il est moins rare qu'on ne l'avait pensé que les affrontements se poursuivent sur le mode sanglant, violent ou meurtrier lorsque les menaces et les assauts ritualisés n'ont pas suffi à départager les adversaires. Le phénomène s'observe même chez le **Rouge-gorge** et d'autres espèces de passereaux de petite taille, quand les adversaires sont de même force et « jouent leur dernière carte », comme les éléphants de mer, avant qu'il ne soit trop tard pour avoir encore une chance de se reproduire.

L'agression xénophobe

LORENZ a déclaré que s'il devait réécrire son ouvrage sur l'agression, il soulignerait beaucoup plus les différences entre l'agression individuelle et l'agression collective, infiniment plus dangereuse (LORENZ, 1981b).

L'agression « xénophobe » est en effet largement répandue chez les espèces sociales, depuis les insectes sociaux jusqu'aux vertébrés supérieurs. Elle est souvent moins ritualisée et beaucoup plus violente que l'agression liée au territoire ou à la hiérarchie (VAN HOOFF, 1990).

Chez les singes Rhesus

Elle a fait l'objet d'études expérimentales chez le Rhesus (espèce très agressive) qui ont montré qu'elle peut conduire au meurtre, que mâles et femelles participent à l'agression de l'étranger, mais que les jeunes font l'objet d'attaques moins prononcées et peuvent parfois être adoptés (SOUTHWICK *et al.*, 1974).

Chez les Chimpanzés

Dès le début des années 1970, Jane GOODALL et ses collaborateurs avaient été témoins de spectaculaires incidents de frontières entre groupes territoriaux de chimpanzés. Un groupe se livrait fréquemment à des incursions dans le territoire d'un autre, et après des années où on n'observa que des cris et des menaces lors des rencontres entre groupes, ces hostilités finirent par donner lieu à des bagarres d'une extrême violence. Plusieurs attaquants se liguèrent contre un individu étranger, le prenant en chasse, le maintenant au sol et lui infligeant des blessures sanglantes, mutilations, fractures et émascation. Plus d'un animal mâle ou femelle mourut de ses blessures et il y eut des infanticides (GOODALL, 1986).

Des agressions d'une violence comparable peuvent plus rarement se voir dans la nature au sein d'une même communauté, pour la conquête du pouvoir sur le groupe, comme ce fut le cas dans la colonie d'Arnhem (GOODALL, 1992).

Les copulations forcées

Comme les combats sanglants, les copulations forcées sont elles aussi plus fréquentes qu'on ne l'avait pensé. Tout d'abord il faut tenir compte que les mâles de certaines espèces sont dans la quasi-incapacité de forcer les femelles à la copulation : il en est ainsi pour la plupart des oiseaux, qui sont dépourvus de pénis. Les femelles d'ongulés peuvent aisément éviter la pénétration lors de la monte par une simple dérobade. Les mâles des oiseaux et des ongulés doivent donc obtenir le consentement de la femelle par des parades sexuelles et des manifestations vocales élaborées. Mais chez les espèces d'oiseaux qui ont conservé un pénis, les copulations forcées deviennent possibles et sont effectivement observées, par exemple chez le Canard colvert, dont les femelles peuvent faire l'objet d'agressions sexuelles par des bandes de mâles.

Les Babouins hamadryas mâles, beaucoup plus puissants que les femelles, se montrent violents dans leurs harems. Chez les grands singes, on a observé la copulation forcée par des Orang-outangs. Chez le Chimpanzé, et surtout chez le Bonobo, la disponibilité sexuelle des femelles en oestrus envers tous les mâles du groupe prévient sans doute les viols. La compétition entre les mâles pour la survie de leurs gènes semble déplacée au niveau spermatique, ce qui expliquerait le volume important de leurs testicules (MARGULIS and SAGAN, 1991), bien que les luttes des mâles pour le pouvoir fassent penser qu'il donne quand même des avantages sur le plan de la reproduction des gènes.

Les animaux, même les grands singes qui nous sont génétiquement proches, n'ont pas de représentation de la mort. Quand ils agressent leurs congénères avec violence au point de les castrer ou de les tuer, ou de leur imposer la copulation, ils n'ont évidemment pas non plus de représentation du

meurtre ou du viol. Mais ils sont programmés à passer outre des inhibitions qu'ils respectent dans d'autres circonstances. On ne peut sans doute parler de tendances au meurtre ou au viol, mais bien de tendances désinhibées à la violence envers le congénère, comme celles qui déterminent l'agression prédatrice ou la réaction critique de la proie acculée, que nous allons aborder maintenant.

L'agression inter-spécifique

La violence contre le prédateur

Avant d'être prédateurs, les humains (et leurs ancêtres) ont été des proies potentielles, surtout les sujets isolés et les enfants. Le fantôme, disait LORENZ, est le vestige du prédateur tapi dans l'obscurité de la nuit et prêt à vous enlever. BOWLBY (1978) a souligné que les psychiatres ne prenaient pas assez en compte les prédateurs dans leurs théories et leurs pratiques. Il pensait en particulier aux fonctions de l'Attachement, à l'origine des phobies infantiles, mais aussi des adultes.

La **réaction critique** est une contre-attaque d'une violence extrême, typique chez le rat qui fuit un prédateur au moment où il se trouve acculé. L'animal fait alors volte-face et bondit sur son poursuivant dès que celui-ci franchit la « distance critique » (HEDIGER, 1953, 1955). Les Anglais disent *fighting like a cornered rat*. Le rat parvient souvent ainsi à dissuader le prédateur de le saisir. D'autres espèces présentent dans des conditions semblables des réactions dites « protéennes », plus désordonnées mais pouvant aussi déconcerter le prédateur (CHANCE, 1964).

Le **houspillage** (*mobbing*) consiste dans un harcèlement d'un prédateur par une bande d'animaux de même espèce ou d'espèces mélangées qui en sont la proie habituelle, mais qui le mettent en difficulté par leur nombre. Chez les oiseaux, il est fréquent d'observer que les Buses ou les Autours se font harceler par des Corneilles, les Eperviers par les Hirondelles, ou encore les Chouettes et les Hiboux par toutes sortes d'autres oiseaux. Le Coucou peut être houspillé de la même façon par les oiseaux dont il parasite le nid. En fait, le *mobbing* est fort répandu dans le monde animal, et les primates ne font pas exception : les Babouins et les Chimpanzés réagissent intensément à la présence du léopard. Si, comme l'avait fait l'éthologiste KORTLAND, on place un léopard empaillé sur le chemin de chimpanzés, ils s'arment de bâtons et détruisent le leurre. Bien qu'à l'origine le houspillage soit un comportement inter-spécifique, il se produit aussi, mais plus rarement ou de façon moins spectaculaire, envers des congénères dont la morphologie ou le comportement diffèrent de la norme. On a par exemple décrit des mouettes agressées par d'autres parce qu'elles étaient porteuses de marques colorées placées par des observateurs qui voulaient les reconnaître individuellement.

Chez l'Homme

L'Homme a probablement conservé des prédispositions phylogéniques à ces conduites défensives à haute valeur de survie à l'origine, comme la réaction critique ou le harcèlement du prédateur ou de l'étranger. De nos jours encore, dès que la présence d'un loup échappé de captivité est annoncée, la panique des parents d'enfants n'a d'égale que la mobilisation des porteurs de fusil.

Le houspillage se reproduit dans les formes mineures et majeures d'exclusion d'individus rejetés par la société ou servant de boucs émissaires, aussi bien entre enfants qu'entre adultes. BILZ (1971) distingue cinq étapes successives dans le *mobbing* humain : les regards hostiles ou amusés, les sourires méprisants ou moqueurs, les plaisanteries et gestes signifiant le rejet, puis l'attaque véritable et enfin la mise à mort, par la lapidation ou le lynchage. Actuellement, les pédophiles (dans les prisons ou en dehors) suscitent tout particulièrement le *mobbing*, comme les loups dans le passé, probablement sur la base des mêmes réactions biologiques de protection collective contre les prédateurs ou les étrangers perçus comme dangereux pour les enfants. Le harcèlement se retrouve aussi sur les lieux de travail (LEYMANN, 1996) et, en pathologie psychiatrique, sous forme de certains délires de persécution (MARÉCHAL, 1998).

La violence prédatrice

Le fait que notre espèce a un long passé évolutif de prédateur en tant que chasseur-cueilleur nous semble devoir conduire à s'intéresser aussi aux conduites violentes liées à la prédation.

La référence de la psychologie et de la psychiatrie évolutionnistes, c'est le mode de vie tribal des chasseurs-cueilleurs et l'environnement primitif auquel ils ont dû s'adapter pendant le Pléistocène (BOWLBY, 1978 ; BADCOCK, 1990). Cette longue adaptation du genre *Homo* a sans doute inscrit en nous des prédispositions phylogénétiques à la chasse : elles nous paraissent reconnaissables même dans notre mode de vie actuel.

La prédation par les Australopithèques selon Dart

DART, qui a découvert vers 1924 les premiers fossiles d'Australopithèques, avec des pierres taillées, pensait qu'ils étaient des prédateurs violents et que les tendances au meurtre chez l'espèce humaine avaient leur origine chez ces ancêtres, qu'il considérait comme « le chaînon manquant ». Son hypothèse a été développée par ARDREY (1963), journaliste plutôt qu'homme de science, dans « Les enfants de Caïn » et d'autres ouvrages qui ont connu un grand succès populaire, mais un rejet général et souvent ironique de la part des scientifiques de l'époque.

DART et ARDREY se sont en effet heurtés à l'opposition radicale des éthologues (insistant sur la différence de nature entre la prédation — interspécifique — et l'agression — intraspécifique), des paléontologues (soulignant que les australopithèques étaient avant tout des végétariens) et surtout des sociologues et psychologues refusant l'idée d'un héritage phylogénétique chez notre espèce (*tabula rasa*) et plaidant pour une vision « politiquement correcte » d'un Homme dénué de tendances instinctives à la violence. LEROI-GOURHAN, qui rejoignait DART quand il écrivait « Le comportement d'agression appartient à la réalité humaine depuis les australanthropes au moins » s'est attiré autant de critiques (CLASTRES, 1997).

La prédation par les Chimpanzés

Quand on est témoin en direct ou par la vision d'un documentaire des conduites de **chasse des chimpanzés**, on ne peut qu'être impressionné par l'extraordinaire violence qui se dégage de la scène, en particulier quand il s'agit de la chasse et de la capture d'une autre espèce de singe : d'abord une tension extrême perceptible malgré la retenue des chimpanzés pendant l'approche de la proie convoitée ; puis une explosion de violence envers la victime et de hurlements au moment où celle-ci est capturée, mise à mort et écartelée parfois encore vivante ; enfin un apaisement, une « convivialité » entre les chasseurs lors du partage de la viande... Les scènes de prédation par les chimpanzés sont bien plus impressionnantes par la violence qui s'en dégage au moment de la capture que celles que les lions ou autres carnassiers donnent à voir. On ne peut suivre la chasse des chimpanzés sans ressentir une contagion émotionnelle révélatrice : les chimpanzés ne nous paraissent jamais si proches que lorsqu'ils chassent, et ce spectacle peut nous mettre mal à l'aise.

La prédation par les chasseurs paléolithiques

Qu'est devenue cette violence de la chasse depuis les ancêtres communs des chimpanzés et des humains jusqu'aux **chasseurs du Pléistocène** et l'Homme contemporain ? Est-elle disparue chez les australopithèques et les ancêtres de l'Homme, comme le soutiennent certains paléontologues ? ou au contraire s'est-elle progressivement amplifiée sans que des indices ne nous en soient parvenus ? ou est-elle restée à l'état latent, sous forme de tendances prêtes à s'éveiller en présence de certains stimuli de l'environnement ?

L'Homme a perdu depuis longtemps les armes naturelles que constituaient les **canines** de ses ancêtres (les profondes racines de nos canines témoignent encore de cette ancienne fonction, comme le geste relique du rictus de menace, qui tend à les découvrir). Les armes artificielles (pierre, bâton, poignard, etc.) les ont remplacées. Les **mains** des premiers hommes étaient déjà des moyens efficaces pour tuer des proies plus petites qu'eux, même sans tenir d'arme : notamment par la strangulation (comportement équivalent à celui des prédateurs qui étouffent leurs proies en les mordant à la gorge), la projection à tour de bras contre le sol ou un tronc d'arbre (comme font les chimpanzés qui

tuent des petits singes ou commettent des infanticides) etc. Une petite proie, surtout si elle était affaiblie, pouvait être rattrapée à la **course**, étourdie d'un coup de pied, puis capturée et achevée à la main. L'Homme contemporain reste équipé tant sur le plan de l'anatomie et de la physiologie que sur le plan comportemental (violence) pour la chasse de petites proies, ou de jeunes animaux, assez aisés à atteindre. Il sait même pêcher des poissons à la main. Sans doute est-ce ainsi que les ancêtres de l'Homme ont commencé à chasser : avant même d'être armés d'outils pour tuer.

En groupe, ils auront fait mieux en s'attaquant de façon concertée à de plus grosses proies, en se relayant au cours de la poursuite. DART a montré que l'endurance du coureur humain peut lui permettre de poursuivre efficacement le gibier, même de grande taille, dans la savane. D'une part, la coopération en petits groupes permettait de s'emparer à la course d'antilopes de petite taille, surtout de jeunes qu'il fallait séparer de leur mère en la harcelant (on peut en retrouver la trace dans la corrida actuelle). D'autre part, la violence était nécessaire pour maîtriser les proies et les mettre à mort : étrangler, tordre la nuque, casser les membres, déchirer, écarteler... comme les Chimpanzés.

La plupart des prédateurs ont une tendance innée à chasser, mais ils doivent le plus souvent apprendre à tuer leurs proies quand ils sont jeunes. L'**apprentissage de la mise à mort** se fait un peu sur le mode de l'empreinte : à une période sensible du développement, de façon rapide et durable. Les mères chattes et d'autres félins apportent des proies vivantes comme jouets à leurs petits, pour qu'ils apprennent à tuer ; sinon ils risquent d'en demeurer incapables, tout en aimant jouer à chasser.

Les **jeux cruels** de l'enfance envers les petits animaux pourraient correspondre aux apprentissages de mise à mort : les enfants pygmées s'amuse à torturer des chauves-souris qu'ils ont capturées ou que les adultes leur donnent. Dans leur culture, la maltraitance animale dans l'enfance n'est pas comme dans la nôtre signe de perversité ou de psychopathie, mais peut être un apprentissage à la chasse. La découverte et les développements des outils et des **armes** ont créé de plus en plus de distance entre la proie et le chasseur, jusqu'à rendre l'homme moderne, même chasseur, incapable de tuer de ses propres mains (par absence d'apprentissage de la mise à mort directe de la proie, ou au contraire mise en place d'inhibitions apprises).

On admet plus facilement que par le passé que les comportements, même chez l'Homme, sont constitués d'une imbrication entre l'inné et l'acquis (JAISSON, 1993). Dès lors, l'idée que les humains disposent aujourd'hui encore de tendances instinctives à la chasse programmées par l'évolution et héritées de notre passé de chasseurs-cueilleurs paraît plausible (MORRIS, 1978, 1994). Nous ne développerons pas les différences entre hommes et femmes, l'homme étant plus chasseur que la femme pour des raisons tenant au dimorphisme et au diéthisme de notre espèce.

Les pseudo-espèces humaines selon Erikson

En plus de la reconnaissance spécifique, beaucoup d'animaux sont capables de reconnaître les congénères (individus ou groupes) qui leur sont apparentés sur le plan génétique. JAISSON (1993) en donne de nombreux exemples. Cette **reconnaissance de la parentèle** peut conduire à des actes de violence envers les non-apparentés ou d'altruisme envers les apparentés.

On sait que les membres de certaines ethnies primitives emploient pour se désigner eux-mêmes un équivalent du terme générique « homme » : ils considèrent donc que les membres des autres tribus ne sont pas des hommes. E.H. ERIKSON (1971) avait introduit à ce sujet la notion de **pseudo-espèces** : les groupes humains acquièrent le sentiment d'une identité propre, et perçoivent les autres comme des espèces différentes. Cette perception faciliterait le meurtre du congénère dans la guerre, tribale ou moderne, où l'ennemi est effectivement souvent représenté comme non-humain ; ainsi que les tendances aux meurtres par lapidations, lynchages, les tortures et exécutions en place publique et leurs substituts (jeu de décapitation de l'oie, etc.) reproduisant les conduites de la prédation, mais aussi de la contre-prédation (*mobbing*). L'être humain est porté à déshumaniser ses ennemis, personnels ou non. Les différences dans les comportements non verbaux et les moeurs culturelles, le simple fait d'omettre les rituels de salutation — les formes culturelles de politesse — ou de mal les exécuter facilitent la pseudo-spéciation.

Pour LORENZ (1970), le **fossé des générations**, qui devient de plus en plus important, repose sur une forme de pseudo-spéciation semblable, et conduit à une véritable hostilité entre les classes d'âge, ainsi qu'à la délinquance juvénile. S'il y a agression, elle devient très vite violente, comme s'il s'agissait d'espèces différentes et ennemies, et la communication impossible, les rituels différant de plus en plus d'une classe d'âge à l'autre.

Les formes modernes de la chasse

Avec l'évolution vers l'agriculture et la vie citadine, les programmes instinctifs de la chasse ont eu de moins en moins souvent l'occasion de s'exercer dans la vie des hommes. Dans notre société, les chasseurs ne sont plus que quelques-uns, alors que nous restons tous biologiquement constitués comme les chasseurs-cueilleurs de la fin du Paléolithique.

Que font les hommes modernes qui n'ont plus l'occasion de chasser pour satisfaire les « pulsions cynégétiques » qui résident encore en eux ? Les éthologues répondent : ils les appliquent à d'autres objets, en particulier dans **les sports**. Viser, lancer, courir, poursuivre, dépasser, sauter, frapper, attraper, etc., autant d'activités qui sont essentielles dans la chasse primitive et que l'on retrouve dans les sports individuels ou d'équipe.

Le football est un des meilleurs exemples d'activité substitutive de la chasse collective que l'on puisse voir : pour MORRIS (1978, 1986), le ballon est une arme et les buts sont la proie qu'il faut atteindre. Nous pensons plutôt que la balle représente la proie capturée, et que l'adversaire joue le rôle du congénère qui tente de la prendre (DEMARET, 1995). Dans la nature en effet, il ne suffit pas au prédateur de capturer une proie : il faut encore la défendre contre les convoitises d'autres espèces parasites (le guépard se voit fréquemment dépossédé par des hyènes, par exemple) ou de congénères voleurs : le football nous paraît reproduire ce scénario naturel. Marquer un but équivaut à s'assurer définitivement la possession d'une proie convoitée par les membres d'une pseudo-espèce concurrente : les joueurs adverses et leurs supporters.

Le caractère universel d'un sport d'équipe comme le football et la joie qui résulte d'un acte aussi dérisoire en apparence que celui de placer un ballon entre des poteaux se comprennent mieux si l'on réalise que ce sport permet la satisfaction des tendances elles aussi universelles à chasser en groupe, devenues sans objet naturel à notre époque. Le rugby et tous les autres sports d'équipe peuvent s'interpréter de la même façon.

Il nous paraît plus juste de ramener le football à un substitut de la chasse plutôt que de le voir d'emblée comme un substitut de la guerre, version fréquente chez les sociologues. La chasse peut dégénérer en violence, quand les parasites, congénères ou non, qui suivent les prédateurs leur volent la proie capturée. C'est le cas aussi des chasseurs humains, et au football : la violence apparaît souvent sur le terrain ou dans les tribunes, d'autant plus facilement que les rituels (l'esprit sportif) se perdent. Elle peut même donner naissance à une forme de guerre tribale moderne : les bagarres entre supporters.

La chasse a permis la survie de l'Homme dans des environnements naturels difficiles (savanes tropicales et steppes nordiques). Elle est intimement liée à la nature de l'Homme et à sa violence. Pour LEROI-GOURHAN, la guerre, c'est la chasse à l'homme. La théorie de Dart pourrait reprendre de la crédibilité, malgré la condamnation qu'elle connaît encore actuellement de la part d'éthologues comme DE WAAL (1997), qui à notre avis s'appuient à l'excès sur la distinction entre prédation et agression. Il faudra peut-être faire place à la prédation dans la théorie psychanalytique des instincts, comme RYCROFT (1972) l'avait proposé pour la territorialité et le *grooming*.

La violence en psychiatrie

Les agressions par peur

Les notions de proxémie (HALL, 1971) devraient être familières aux psychiatres. La réaction critique se retrouve dans les agressions par peur aux urgences psychiatriques, chez des psychopathes, toxicomanes, des délirants et,

par le passé, dans les explosions de violence des catatoniques, au sortir de leurs périodes de catalepsie. La crise convulsive de grand mal épileptique a été considérée par CERLETTI et par DELAY (1961) comme une « réaction d'épouvante-défense » spontanée : elle nous semble correspondre à la réaction critique, comme la grande crise hystérique aux réactions protéennes décrites par CHANCE (DEMARET, 1994).

Le sadomasochisme

Lors des rencontres entre dominants et dominés à l'intérieur d'un groupe hiérarchisé de primates, on est frappé de voir que les dominés insistent parfois pour que le dominant exprime son statut par une pseudo-copulation. Le plaisir d'un chien à se soumettre à son maître humain ne fait lui aussi guère de doute, surtout chez certaines races promptes à se renverser sur le dos et à exposer leurs organes génitaux. Si le plaisir ressenti par le dominant est sans mystère, on peut penser que celui que le dominé prend à se soumettre est adaptatif : il lui faciliterait l'acceptation de son statut, jusqu'à une nouvelle contestation dans laquelle il pourrait emporter la victoire.

Les jeux SM reproduisent les comportements de dominance-soumission rituels (STEVENS and PRICE, 1996) : le « maître » libre et « l'esclave » attaché y trouvent chacun leur plaisir, en demeurant dans le registre de la ritualisation, et éventuellement en inversant les rôles, sans violence véritable (sauf dérapage). Comme pour d'autres perversions sexuelles, les tendances SM naîtraient à une « période sensible » du développement de l'individu, par une forme d'apprentissage de fantasmes ou de comportements, comparable au phénomène d'empreinte, suite à des faits ou à des fantasmes activés par des lectures ou des films.

La psychose maniaco-dépressive

Dans la dépression bipolaire, où alternent les épisodes d'exaltation euphorique et de prostration mélancolique, on retrouve aussi les rituels de dominance-soumission des rencontres agonistiques pour la possession d'un territoire (DEMARET, 1971 ; 1979) ou d'un statut social élevé (STEVENS and PRICE, 1996), mais le passage à l'acte violent est toujours à craindre (comme les combats ritualisés peuvent devenir sanglants) dans la fureur maniaque comme dans le suicide mélancolique.

Les déprimés mélancoliques profonds traités par électro-chocs (thérapie rarement appliquée aujourd'hui, en raison du recours aux psychotropes antidépresseurs) guérissaient en fait non par une vertu curative du passage du courant électrique dans le cerveau, qui n'existe pas, mais par les crises d'épilepsie que ces chocs électriques provoquaient. Des injections de cardiazol (une substance convulsivante), avaient d'ailleurs autant de pouvoir thérapeutique. Les

convulsions ainsi produites avaient sans doute la fonction de la réaction critique par laquelle un animal dominé peut se défaire de l'oppression excessive d'un dominant (DEMARET, 1979).

La violence conjugale et la jalousie

La paternité est bien moins sûre que la maternité. Une femme qui accouche ne peut douter que l'enfant qu'elle se voit mettre au monde est bien le sien. Un père ne peut en dire autant en voyant le nouveau-né, même si tout le monde s'active à trouver au bébé des ressemblances avec lui. Il suffit de quelques minutes pour qu'une mère mammifère (et même humaine) soit en mesure de reconnaître son petit parmi d'autres (par l'odeur). Il suffit par contre de quelques minutes de non-vigilance auprès de sa femelle pour qu'un mâle soit cocufié.

Dès lors, les mâles des espèces qui assument des rôles paternels ont développé des conduites dont la fonction est de leur éviter le cocufiage et de leur assurer la paternité des jeunes que leur partenaire mettra au monde : comportement territorial, *mate guarding*, maximal quand sa femelle est réceptive et fécondable, etc. Si le mâle est trompé, c'est la mort génétique pour lui : la sélection naturelle ne laisse pas de descendants des mâles trompés. Chez les oiseaux, il arrive qu'un mâle qui a vu sa femelle copuler avec un autre mâle l'agresse avec violence et la chasse du territoire. La jalousie sexuelle est sans doute enracinée dans la biologie (Buss, 1994).

Le viol

L'investissement dans une copulation est bien plus lourd de conséquences pour une femelle que pour un mâle. Grossesse, mise bas, allaitement, élevage représentent une grande part de l'espérance de vie. La femelle doit donc être réservée et ne pas se laisser féconder par n'importe quel mâle, et éviter le viol pour avoir des chances d'avoir une progéniture viable.

Par contre, il n'y a guère de doute que les hommes sont biologiquement portés au viol, comme aux aventures sexuelles multiples. Dans ce domaine, les moeurs culturelles ne font que renforcer ou inhiber les tendances naturelles. Dans les espèces où les copulations forcées sont rendues possibles par l'anatomie (exemple du Canard colvert muni d'un pénis, à la différence de la plupart des espèces d'oiseaux) les mâles peuvent ainsi renforcer la propagation de leurs gènes individuels. La fréquence du viol chez l'Homme ne peut surprendre, et il est remarquable qu'elle s'accroît encore en période de guerre. Même le simple fait d'être dans sa voiture (leurre territorial) active chez l'homme le désir de viol, ainsi que peuvent en témoigner d'imprudentes auto-stoppeuses.

Le viol n'est certainement pas « programmé » dans le cerveau féminin comme il l'est dans le cerveau masculin et il est probable qu'il est même contre-programmé. On ne peut toutefois nier qu'une femme peut amener un

homme dont elle désire un enfant à avoir avec elle des relations sexuelles dont il n'aurait pas nécessairement pris l'initiative.

L'infanticide et la maltraitance infantile

L'investissement des mâles dans une progéniture dépend de la certitude de paternité. En cas de doute, la négligence ou la maltraitance peut s'installer. Le geste de secouer un enfant en bas âge (*shaken baby syndrome*) peut conduire à la mort : il se peut que le fait ait déjà été fréquent dans le passé de notre espèce lorsque l'homme était énervé par les cris d'un enfant pour lequel il n'avait déjà pas d'attachement prononcé, en raison de l'absence d'indices de paternité ou de présence d'indices de tromperie. En tout cas, beaucoup de gens confessent avoir ressenti l'impulsion de secouer un enfant difficile et s'en être effrayé par après : elle est peut-être programmée. La maltraitance infantile est plus fréquente ou plus grave dans les couples recomposés (DALY and WILSON, 1988).

SCHÄPPI (1997) a souligné que la maltraitance infantile est rare dans les sociétés traditionnelles (comme celles de Nouvelle-Guinée) où l'infanticide au contraire peut être pratiqué à la naissance, souvent par la mère, avec un minimum de violence et sans cruauté, comme un comportement adaptatif à des conditions environnementales particulières. Par contre, dans nos sociétés occidentales qui ont criminalisé l'infanticide, la maltraitance infantile est fréquente, apparaissant en quelque sorte comme un infanticide différé.

La *phobie d'impulsion meurtrière des jeunes mères* envers leur nouveau-né, fréquente mais dont on sait qu'elle ne donne pratiquement jamais lieu à un passage à l'acte, pose un problème intéressant : il nous semble qu'elle pourrait être liée à l'insuffisance dans notre civilisation des premiers contacts mère-enfant immédiatement après l'accouchement.

Psychopathie et hystérie

Le psychopathe est caractérisé par la prise de risques et le passage à l'acte violent. L'hystérique, dont le comportement est toutefois plus ritualisé, prend souvent aussi des risques. On peut imaginer que ces deux types de personnalités finalement assez proches sont adaptées pour intervenir dans les situations de danger pour le groupe (les prédateurs, dans les temps lointains, ou les guerriers ennemis). On a dit qu'on enferme les psychopathes en période de paix, mais qu'on les acclame et les décore en période de guerre : ils ne sont « asociaux » que dans certaines conditions. C'est vrai aussi pour les hystériques, tantôt rejetés, tantôt admirés (DEMARET, 1979, 1994).

Tendances à la paranoïa

L'animal n'est pas doué pour la tricherie intentionnelle. Un chien est sincèrement amical envers son maître au moment où il lui fait fête. On peut se fier

à ses expressions, si on est un peu éthologue ou connaisseur de la psychologie canine, pour savoir son état d'humeur et ses intentions. On ne peut faire confiance aux humains dans la même mesure. Ils sont capables de sourire, d'avoir des expressions non-verbales rassurantes tout en préparant un mauvais coup. Et, en plus, ils peuvent mentir.

Devant un tel problème de communication, l'Evolution a dû favoriser la méfiance envers les congénères chez les humains. Les tendances paranoïaques pourraient découler de la nécessité de trouver des parades aux mensonges et autres formes de ruse et de tromperie dont notre espèce a l'apanage (JARVIK and DECKARD, 1977 ; DEMARET, 1987).

Les conflits de voisinage étaient plus facilement gérés dans les tribus de chasseurs-cueilleurs : ils pouvaient s'aplanir par un plus grand espacement entre les opposants. La propriété fixe ne le permet plus : un déménagement est plus difficile qu'un simple déplacement d'une tente dans le campement d'une tribu : la violence qui peut surgir entre voisins hostiles trop rapprochés est parfois liée à cette fixité territoriale obligée.

Conclusion

L'Homme nous paraît prédisposé à être violent, en actes ou en fantasmes, par hérédité phylogénétique. La fonction des tendances à la violence, dans le monde animal comme dans celui des chasseurs-cueilleurs du Pléistocène, était d'assurer la survie individuelle ou celle des gènes dont l'individu est porteur (plus essentielle encore du point de vue évolutif). Comme nous naissons toujours biologiquement identiques à nos ancêtres de la préhistoire, cette prédisposition est toujours présente.

Il ne s'agit toutefois pas d'un fatalisme génétique. Tout comportement est le produit d'une interaction entre des prédispositions phylogénétiques et des facteurs d'environnement ou socio-culturels sur lesquels il est possible d'agir. Si l'Homme est prédisposé à réagir de façon violente dans certaines conditions, il peut aussi le faire sur le mode ritualisé dans d'autres, et il est sans doute le seul, ou peu s'en faut, dont l'altruisme n'est pas exclusivement réservé à la parentèle (altruisme réciproque). Ces prédispositions étaient adaptatives dans les tribus de chasseurs-cueilleurs, mais notre mode de vie actuel n'est plus en concordance avec elles (BARKOW, COSMIDES and TOOBY, 1992). Déceler les discordances entre nos adaptations phylogénétiques et nos conditions de vie moderne peut conduire à des moyens réalistes de prévention et de thérapie (ARCHER, 1995).

Un exemple récent peut être trouvé dans les dispositions prises depuis 1993 dans la ville de New York sur base de la « théorie de la vitre brisée » de John WILSON et Georges KELLING : « si une vitre brisée n'est pas remplacée,

toutes les autres connaîtront le même sort ». Un meilleur contrôle du vandalisme mineur a diminué non seulement la petite mais aussi la grande délinquance, y compris la fréquence des meurtres. Il fallait changer l'environnement et recréer du lien social (notamment entre les générations) pour que les tendances violentes puissent se réduire. La méthode n'est certes pas à l'abri de critiques, et peut donner lieu à des excès répressifs et à des dérapages si elle est appliquée sans souplesse, mais elle semble avoir ouvert la voie à un véritable changement. Les éthologistes ne devraient pas en être surpris : les mesures adoptées devraient revaloriser la ritualisation dans les rapports humains, c'est-à-dire, entre autres, la politesse (FRANCK, 1998) et conduire à mieux contrôler les dérives de la pseudo-spéciation.

RÉSUMÉ

L'éthologie a d'abord montré que les animaux ne s'entre-tuent pas entre congénères mais se limitent à des luttes ritualisées. Des combats intra-spécifiques meurtriers, des infanticides et des viols existent cependant dans la nature. L'éthologie moderne en révèle la fréquence, sous-estimée par le passé, explicable par l'impératif de la perpétuation des gènes dont chaque organisme est porteur, plutôt que par une hypothétique fonction de survie de l'espèce. La violence humaine ne paraît donc pas vraiment exceptionnelle : la recherche de prédispositions phylogénétiques n'en est que plus justifiée, y compris celles de tendances prédatrices héritées des primates et des chasseurs-cueilleurs. L'expression de ces prédispositions dépendant des conditions de milieu, tenir compte de leur existence contribue à les prévenir.

Mots clés : agressivité, prédation, violence, éthologie, phylogénèse, chasseurs-cueilleurs

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHER J. (1995). — What Can Ethology Offer the Psychological Study of Human Aggression ? *Aggressive Behavior*, **21** : 243-255.
- ARDREY R. — *African Genesis*. Trad. fr. : *Les enfants de Caïn*. Stock, Paris, 1963.
- BADCOCK C. — *Oedipus in Evolution. A New Theory of Sex*. Basil Blackwell, Oxford and Cambridge, 1990.
- BARKOW J., L. COSMIDES and J. TOOBY — *The Adapted Mind. Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*. Oxford University Press, 1992.
- BERTRAM B.C.R. (1975). — Social factors influencing reproduction in wild lions. *Journal of Zoology*, **177** : 463-82.
- BILZ R. (1971). — Mensliche Anstossaggressivität (Mobbing). *Deutsche Ärzteblatt-Ärztliche Mitteilungen*, **68** (4) : 237-241.
- BOWLBY J. — *Attachement et perte. Volume 1 : L'attachement*. P.U.F., Paris, 1978.
- BUSS D. — *Les Stratégies de l'Amour*. InterEditions, Paris, 1994.
- BYGOTT J.D. (1972). — Cannibalism among wild chimpanzees. *Nature*, **238** : 410-411.
- CALHOUN J.B. (1962). — Population density and social pathology. *Scientific American*, **206** : 139-148.

- CHANCE M.R.A. — Convulsions dans une perspective biologique. *in* Brion et Ey (Eds) : *Psychiatrie animale*. Desclée de Brouwer, Paris, 1964.
- CLASTRES P. — *Archéologie de la violence : la guerre dans les sociétés primitives*. Editions de l'aube, 1997.
- DALY M. and M. WILSON (1988). — Evolutionary Social Psychology and Family Homicide. *Science*, **242** : 519-524.
- DAVIES N.B. — *Dunnock Behaviour and Social Evolution*. Oxford University Press, 1992.
- DAWKINS R. — *Le gène égoïste*. A. Colin, Paris, 1990.
- DELAY J. — *Les dérèglements de l'humeur*. 2^e éd. P.U.F., Paris, 1961.
- DEMARET A. (1971). — La psychose maniaco-dépressive envisagée dans une perspective éthologique. *Acta psychiat. belg.*, **71** : 429-448.
- DEMARET A. — *Ethologie et Psychiatrie. Valeur de survie et phylogenèse des maladies mentales*. Mardaga, Bruxelles, 1979.
- DEMARET A. (1987). — L'agressivité chez les animaux et l'homme. *Cah. Ethol. appl.*, **7** (2) : 1-18.
- DEMARET A. (1994). — L'origine phylogénétique des symptômes en psychopathologie. L'exemple de l'hystérie. *Acta psychiat. belg.*, **94** : 280-298.
- DEMARET A. (1995). — Interview par Anne Pironet. 18-19 *in* : *Le Magazine Liège Université*, Été 1995.
- DESPRET V. (1991). — Ethique et Ethologie : Une Histoire Naturelle de l'Altruisme. *Cah. Ethol.*, **11** (2).
- ERIKSON E.H. — Ontogénie de la ritualisation chez l'homme. 139-158 *in* Huxley, J. (Ed) : *Le comportement rituel chez l'homme et chez l'animal*. Gallimard, Paris, 1971.
- FOSSEY D. — *Gorillas in the mist*. Trad. fr. : *Treize ans chez les gorilles*. Les Presses de la Cité, Paris, 1984.
- FRANCK J. — Libre Propos *in* : *La Libre Belgique* du 9 janvier 1998.
- GOODALL J. — *In the Shadow of Man*. Trad. fr. : *Les chimpanzés et moi*. Stock, Paris, 1971.
- GOODALL J. (1977). — Infant-killing and cannibalism in free-living chimpanzees. *Folia Primatologica*, **28** : 259-282.
- GOODALL J. — *The Chimpanzees of Gombe : Patterns of Behavior*. Cambridge, Mass. : Belknap Press, Harvard University Press, 1986.
- GOODALL J. — Unusual violence in the overthrow of an alpha male chimpanzee at Gombe. 131-142 *in* Nishida, T. *et al.* (Eds) : *Topics in Primatology, vol. 1, Human Origins*. University of Tokyo Press, 1992.
- HALL E. — *La dimension cachée*. Seuil, Paris, 1971.
- HEDIGER H. — *Les animaux sauvages en captivité*. Payot, Paris, 1953.
- HEDIGER H. — *Psychologie des animaux au Zoo et au cirque*. Julliard, Paris, 1955.
- HEYMER A. — *Vocabulaire éthologique*. Parey, Berlin, 1977.
- HOOFF (VAN) J.A.R.A.M. — Intergroup competition and conflict in animals and man. 23-54 *in* Van der Dennen and Falger (Eds) : *Sociobiology and Conflict : Evolutionary perspectives on competition, cooperation, violence and warfare*. Chapman and Hall, London, 1990.
- HRDY S.B. — *The Woman that Never Evolved*. Trad. fr. : *Des guenons et des femmes*. Tierce, Paris, 1984.
- IMMELMANN K. — *Dictionnaire de l'éthologie*. Mardaga, Bruxelles, 1990.

- JAISSON P. — *La fourmi et le sociobiologiste*. Odile Jacob, Paris, 1993.
- JARVIK L.F. and B.S. DECKARD : The Odyssean Personality. A Survival Advantage for Carriers of Genes Predisposing to Schizophrenia? *Neuropsychobiology*, **3** : 179-191. (1977).
- LAWICK (VAN) H. — *Solo : The Story of an African Wild Dog Puppy and her Pack*. Collins, London, 1973.
- LEYMANN H. — *Mobbing. La persécution au travail*. Le Seuil, Paris, 1996.
- LORENZ K. — *L'agression, une histoire naturelle du mal*. Flammarion, Paris, 1969.
- LORENZ K. (1970). — The Enmity between Generations and Its Probable Ethological Causes. *Studium Generale*, **23** : 963-997.
- LORENZ K. — Le meurtre entre congénères. 335-362 in Lorenz : *L'homme dans le fleuve du vivant*. Flammarion, Paris, 1981a.
- LORENZ K. — L'agressivité : propriété favorable à la conservation de l'espèce ou phénomène pathologique ? 363-383 in Lorenz : *L'homme dans le fleuve du vivant*. Flammarion, Paris, 1981b.
- LORENZ K. — *Les fondements de l'éthologie*. Flammarion, Paris, 1984.
- MARÉCHAL P. — *Approche naturaliste du harcèlement social (mobbing)*. Comm. à la Société royale de Médecine mentale de Belgique. 14 mars 1998. A paraître.
- MARGULIS L. and D. SAGAN — *Mystery Dance. On the Evolution of Human Sexuality*. Summit Books, New York, 1991.
- MICHAUD Y. — *La violence*. Coll. Que sais-je ? P.U.F., Paris, 1986.
- MORRIS D. — *La clé des gestes*. Grasset, Paris, 1978.
- MORRIS D. — La Tribu. in : *L'amour foot*. Ed. Autrement. n° 80, 1986.
- MORRIS D. — *The Human Animal. A Personal View of the Human Species*. BBC Books, London, 1994.
- MOSCOVICI M. — *Il est arrivé quelque chose*. Ramsay, Paris, 1989.
- RYCROFT D. — *Dictionnaire de Psychanalyse*. Hachette, Paris, 1972.
- SCHALLER G.B. — *Un an chez les gorilles*. Stock, Paris, 1967.
- SCHÄPPI R. (1981). — Quelques apports récents de l'éthologie à l'étude de l'agressivité. *Archives Suisses de Neurologie, Neurochirurgie et de Psychiatrie*, **129** (1) : 105-118.
- SCHÄPPI R. — *L'infanticide chez l'animal : similarités et différences avec notre espèce*. *Conférence aux pédiatres de Genève*. A paraître, 1997.
- SOUTHWICK C.H., M.F. SIDDIQUI, M.Y. FAROOQUI and B.C. PAL — Xenophobia among Free-Ranging Rhesus Groups in India. 185-209 in Holloway, R.L. (Ed) : *Primate Aggression, Territoriality, and Xenophobia*. Academic Press, New York and London, 1974.
- STEVENS A. and J. PRICE — *Evolutionary Psychiatry*. Routledge, London, 1996.
- WAAL F. (de) (1986). — The brutal elimination of a rival among captive male chimpanzees. *Ethology and Sociobiology*, **7** : 237-251.
- WAAL F. (de) — *De la réconciliation chez les primates*. Flammarion, Paris, 1992.
- WAAL F. (de) — *Le bon singe. Les bases naturelles de la morale*. Bayard Editions, Paris, 1997.
- WATTS D.P. (1989). — Infanticide in Mountain Gorillas : New Cases and a Reconsideration of the Evidence. *Ethology*, **81** : 1-18.
- WILSON E.O. — *La sociobiologie*. Editions du Rocher, Paris, 1987.

Profil et motivations de l'Auteur

Pour la plupart des psychiatres, la décision de spécialisation se prend assez tardivement au cours des études de médecine, souvent lors du stage en psychiatrie prévu dans les deux dernières années de doctorat. Ce ne fut pas le cas pour Albert Demaret : sensibilisé à la psychologie dès l'adolescence, notamment par la lecture de Dostoïevski, il étudia la médecine à l'Université de Liège avec l'intention bien arrêtée de devenir psychiatre. Son intérêt pour le comportement animal et humain lui fait très tôt découvrir l'éthologie. Elle le captive d'autant plus qu'elle repose pour une bonne part sur l'observation des animaux dans la nature, qu'il pratique depuis l'enfance. C'est de cette époque que datent notre amitié et notre collaboration : encore étudiants, et passionnés tous deux par l'ornithologie de terrain, nous avons effectué de concert de nombreuses sorties d'observation.

Externe, puis interne dans le service de psychiatrie du Professeur Paul Divry, A. Demaret fut témoin de la fin de la psychiatrie « asilaire ». Il participa ensuite, avec le Professeur Jean Bobon, à la révolution thérapeutique que constitue la découverte des médicaments psychotropes, mais surtout, avec le Professeur Maurice Dongier, à l'implantation de la théorie psychanalytique à la Faculté de Médecine de l'ULg, voulue par le Recteur Dubuisson. Premier assistant dans le Service de Psychologie médicale et de Médecine psychosomatique, créé en 1963, il y introduisit l'éthologie, méconnue à l'époque par les psychiatres, dont Maurice Dongier reconnut cependant très vite l'intérêt.

Malheureusement, celui-ci quitta l'Université de Liège pour l'Université Mac Gill à Montréal. Chargé de suppléances pendant la vacance de la chaire jusqu'à la nomination du Professeur Luminet, Albert Demaret publia dès 1970 dans les revues de psychiatrie ses premières hypothèses sur l'approche éthologique des maladies mentales. A la demande du Professeur Richelle, il en fit une synthèse dans un livre « Ethologie et Psychiatrie », paru aux éditions Mardaga en 1979, ouvrage « pionnier » dont il n'existe pas d'équivalent à ce jour dans la littérature spécialisée francophone.

Albert Demaret se consacra ensuite à ses fonctions de psychothérapeute et de formateur, comme Médecin des Hôpitaux psychiatriques et Maître de conférences à l'ULg, mais aussi à la protection de la nature. Il assuma plusieurs présidences dans ce domaine : la Société d'études ornithologiques Aves, dont il fut un des fondateurs, l'Entente Nationale pour la Protection de la Nature, le Conseil Supérieur Wallon de la Conservation de la Nature. Il revint à l'éthologie psychiatrique à l'occasion de sa présidence en 1990 de la Société Royale de Médecine Mentale de Belgique, et continue toujours actuellement, bien que retraité, ses exposés et publications sur l'approche évolutionniste de la psychopathologie et sur la protection de la nature. Parmi ses recherches les plus intéressantes et originales, on peut citer celles portant sur l'anorexie mentale et les autres troubles alimentaires psychogènes, les dépressions et la psychose maniaco-dépressive, l'hystérie, les phobies et les obsessions, la nature de l'hypnose, et aussi sur la relation entre les hommes et les animaux.

JCR